



Mémoire d'ici...

Bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour



Août 2015
Numéro 3



Mot de la rédaction

Il nous fait plaisir de vous présenter ce nouveau numéro de *Mémoire d'ici*. Il est le reflet de la vitalité et de l'engagement des membres de Patrimoine Bécancour à l'histoire et au patrimoine de leur ville et de leur région.

Cet engagement s'est manifesté, depuis un an, par l'implication de plusieurs d'entre eux dans l'organisation et la réalisation des activités entourant le cinquantième anniversaire de la Ville de Bécancour.

Rappelons brièvement les différentes activités parrainées par Patrimoine Bécancour. Le *Rendez-vous historique de Bécancour* qui eu lieu dans le secteur de Précieux-Sang les 28 et 29 mars dernier, *L'exposition sur la fondation de la Ville de Bécancour 1965-1971*, qui s'est tenue à l'église de Sainte-Angèle-de-Laval du 24 juin au 30 août et la réalisation des vidéos *Mémoires vivantes*.

Nous les remercions chaleureusement ainsi que tous ceux et celles qui ont contribué à la réalisation de ce troisième numéro de *Mémoire d'ici*.

Bonne lecture !

Yves Gaudet

Sommaire

• Le coin des membres	3
• Dossier special	5
• Petites et grandes nouvelles	10
• Patrimoine Bâti	11
• Personnages connus et moins connus	19
• Généalogie	22
• La petite histoire...	25
• La bonne chanson	30
• Photos d'ici	31

Mémoire d'ici

Mémoire d'ici est le bulletin de liaison informatisé de Patrimoine Bécancour. Il est publié deux fois par année. Les membres sont invités à soumettre des textes au comité de rédaction. Celui-ci se réserve le droit de les publier ou non et/ou de les adapter. Les textes retenus sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs. Toute reproduction et adaptation des articles ou de partie d'articles, parues dans *Mémoire d'ici*, est interdite sans l'autorisation écrite du responsable de ce bulletin.

Comité de rédaction

Responsable: Yves Gaudet

Collaborateurs réguliers:

- Jacques Duhaime, à la correction des textes.
- Chantal Gaillardetz-Bourque, à la chronique «généalogie».
- Kathleen Juneau-Roy, à la chronique «La bonne chanson».
- Yves Gaudet, à la conception et la mise en page.

Nos coordonnées

Patrimoine Bécancour

14135, boul. Bécancour, bureau 101

Bécancour (Québec) G9H 2K8

Téléphone: (819) 603-0111

(laisser un message dans la boîte vocale)

Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com

Site web: www.patrimoinebecancour.org

Photos de la page couverture

(de gauche à droite).

- Pont des Raymond: route de la Seine, secteur Précieux-Sang.
- Contrat de donation de terre de 1880, secteur de Saint-Grégoire.
- Maison Damase-St-Arnaud: 2560, avenue Nicolas-Perrot, secteur Bécancour.
- Croix de chemin: 14250, chemin Héon, secteur Saint-Grégoire.

Le coin des membres

Les membres de *Patrimoine Bécancour* sont des passionnés d'histoire et de patrimoine. Plusieurs d'entre eux s'y investissent corps et âme. Cette chronique leur est dédiée. Découvrons ensemble la richesse de leurs travaux.

Patrimoine Bécancour
compte actuellement:
216 membres

L'inventaire du petit patrimoine bâti.

Travaux réalisés par Nicole Demers et son équipe de bénévoles.

Quand je suis devenue membre du conseil d'administration de Patrimoine Bécancour, je souhaitais m'impliquer au niveau culturel dans ma communauté. Oui, mais de quelle façon? Plusieurs voies s'offraient à moi. C'est alors que, lors de discussions au conseil d'administration, Laurent Deshaies fit part du projet de faire, en 2015, l'inventaire du petit patrimoine bâti de la Ville de Bécancour. Comme il ne pouvait prendre la responsabilité de mener à bien ce projet faute de temps, il me proposa d'en prendre la direction et m'assura de sa disponibilité pour m'accompagner dans ce travail. Me sentant soutenue par tous les membres du conseil d'administration, j'acceptai ce mandat.

Mais qu'est-ce que le petit patrimoine bâti?

Le petit patrimoine bâti, c'est tout bâtiment ou structure au service d'une résidence ou d'une ferme (puits, four à pain, écurie, silo en bois, atelier de réparation, glacière, fumoir, grange, remise, cabane à sucre, croix de chemin, éolienne, etc.).

Je me mis à la tâche et à la fin mai 2015 le projet prenait vie.

D'abord, Monique Manseau, agente de développement culturel de la MRC de Bécancour, ethno-historienne et musicologue de formation, nous transmit une part de son savoir lors d'une formation adressée aux futurs recenseurs.

Ensuite, des équipes de 2 ou 3 personnes furent mise en place dans les six secteurs afin de photo-

graphier les bâtiments qui ont survécu à l'outrage des ans. Rita Bergeron et sa nièce Marie-Pier ont sillonné le secteur de Précieux-Sang de long en large avec une récolte de 200 photos et de multiples anecdotes. Première équipe à mener à terme l'inventaire d'un secteur. D'autres équipes supervisées à Sainte-Gertrude par Laurent Deshaies, à Saint-Grégoire par Yves Gaudet, à Bécancour par Raymond Cormier et à Sainte-Angèle-de-Laval par Charles Hélié, ont entrepris aussi leur tournée.

Pour le secteur de Gentilly, je me jumelai à Lucie Baron. Ce qui m'apparaissait au départ comme une tâche ardue s'avèra finalement une activité fort agréable et intéressante. Nos concitoyens sont accueillants et bien renseignés. Avec comme "recherchiste" Jean Bécotte, Lucie Baron et moi avons découvert une jolie remise qui fut autrefois une bécosse d'école de rang! Pour leur part, Paul Hould et Nicole Séguin ont parcouru les chemins des Milans et des Bouvreuils avec minutie et compétence. Paul Hould a poursuivi et complété la recherche sur les rues des Flammants et des Cendrés en compagnie d'André Schelling.

Le but de cet inventaire est de créer une banque de photos et de données qui illustreront le petit patrimoine bâti avant 1975. Les résultats de ce travail feront partie des archives de Patrimoine Bécancour et pourront éventuellement faire l'objet de fascicules à caractère touristique.

En terminant, merci aux citoyens et citoyennes pour leur accueil généreux et merci aux équipes qui participent à cet inventaire.

Le coin des membres

Hommage aux Filles du Roy

Travaux réalisés par Raymonde Fortin, Trois-Rivières.



C'est en 2013 que mon aventure avec les Filles du Roy a débuté et que j'ai joint, en tant que jumelée, les rangs de leur premier contingent. Ce fut une année faste pour moi qui, grâce à l'initiative de la Société d'histoire des Filles du Roy (SHFR), ai pu témoigner de la vie de ces femmes essentielles à la fondation de la Nouvelle-France, le Québec d'aujourd'hui.

J'ai eu l'honneur et le bonheur de les représenter, les faire connaître, reconnaître et réhabiliter lors d'un voyage mémoriel en France puis à Québec, Trois-Rivières, Montréal, tantôt par des conférences tantôt par des participations à différents événements historiques.

À la fin de cette année mémorable durant laquelle le gouvernement provincial a reconnu l'apport de ces femmes en les inscrivant au Registre du patrimoine culturel québécois, j'ai pensé prolonger mon implication avec le projet de faire ériger un monument, dans le secteur de Cap-de-la-Madeleine, rendant hommage aux quinze Filles du Roy venues de France qui s'installèrent dans ce secteur entre 1663 et 1670.

Mais, comme dirait ma mère, un tel projet ne se fait pas en criant ciseaux ! Je me suis donc d'abord tournée vers les sociétés historiques de Sainte-Anne-de-la-Pérade, Batiscan, Champlain, Cap-de-la-Madeleine, Appartenance Mauricie, le département des sciences humaines de l'Université du Québec à Trois-Rivières, l'association des Familles Rivard. Tous m'ont encouragé à poursuivre dans cette voie. De nombreuses démarches ont suivi et finalement patience et longueur de temps ont porté fruit. C'est avec la collaboration de la Société d'histoire des Filles du Roy, de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie et de sa locale Les Estacades, de la Ville de Trois-

Rivières, de Monuments Boucher et d'André, mon compagnon de vie depuis 45 ans, que le monument a finalement été inauguré le 14 juin 2015.



Il faut se souvenir de ces femmes hors-normes, bien loin d'être cantonnées à un rôle traditionnel : parmi ces quinze, l'une a représenté son époux devant la juridiction royale, une autre a participé à la succession de biens; une troisième a procédé à des échanges, donné quittance; une quatrième a vendu et loué terres et animaux. Qui s'occupait de la terre, de la maisonnée, du roulement quand le mari, pendant des mois, s'adonnait à la traite des fourrures ou participait à des expéditions militaires? Son épouse.

Aujourd'hui, je suis d'autant plus fière de graver ces femmes à l'histoire de ma ville que mon époux, au fil du temps et de ses recherches généalogiques, a découvert que je descendais en droite ligne matrilinéaire, d'une Fille du Roy nommée Marie Guillaume arrivée en 1670, d'abord établie à L'Ange-Gardien puis à Saint-Joachim.

Faites-nous connaître vos travaux.
patrimoinebecancour@gmail.com

Dossier spécial

Le Cheval canadien

Rita Bergeron et Raymond Cormier



L'année 2015 marque le 350^e anniversaire de l'arrivée des premiers chevaux à Québec. Plusieurs articles et quelques livres ont été rédigés pour souligner cette occasion. L'article qui suit reprend beaucoup d'un livre de Mario Gendron "Brève histoire du cheval canadien" édité par la Société d'histoire de la Haute - Yamaska (Granby). Cette société nous a également permis de consulter ses archives relatives au syndicat d'élevage de Bécancour (102 documents, P029.S1.SS4.D2). Finalement, nous avons aussi consulté une édition spéciale 350^e anniversaire de la revue "Le cheval canadien" de la Société des éleveurs de chevaux canadiens (SECC).

Les chevaux qui devaient former le noyau principal de la race canadienne sont importés de France de 1665 à 1671 au rythme de 12 à 14 par année.

"Le seizième de juillet, arriva le navire du Havre, portant des chevaux dont le Roy à dessein de fournir ce païs. Nos Sauvages qui n'en avoient jamais veû, les admiroient s'estonnans que les Orignaux d France (car c'est ainsi qu'ils les appellent) soient si traitables, et si souples à toutes les volontés de l'homme" (Relation des Jésuites, 1665-père François Le Mercier).

Pour leur développement en Nouvelle-France, l'intendant Talon mit en place un ingénieux système : quand il remettait un cheval à un habitant, ce dernier devait lui remettre un poulain dans les 3 ans suivant la prise de possession du cheval. L'intendant prenait le poulain et le remettait à un autre habitant sous les mêmes conditions. Ceci a fait que les gens ont bien pris soin de leurs chevaux et les ont multipliés assez rapidement. Déjà en

1671 l'intendant écrit au Roi pour lui dire qu'il y a suffisamment de chevaux en Nouvelle-France et qu'il y a déjà un peu de commerce de chevaux. C'est donc dire que le système a très bien fonctionné.

Les chevaux sont rapidement devenus des outils indispensables à la vie de la colonie. Ils servaient au transport, à travailler la terre, à se divertir, à se donner du galon face aux autres habitants. En France, les habitants utilisaient seulement les bœufs pour le travail du sol et le transport. Ici, les chevaux étaient partout et se reproduisaient allègrement puisqu'en 1760 on estimait la population de chevaux à 14 000!

Mais si on en connaît les usages, on possède assez peu d'indices sur le type et la conformation du cheval canadien de cette époque à part quelques indications laissées par des auteurs du temps. Ainsi, Peter Kalm (1749) écrit que les chevaux canadiens sont forts, vifs, bien faits.

Après la conquête, la conjugaison de deux facteurs vient menacer la survie du cheval canadien : l'importation de



Dossier spécial (suite)

chevaux de race étrangère et les exportations de chevaux canadiens.

Ce sont les militaires anglais qui, les premiers, introduisent les pur sang (Thoroughbred). Le croisement de ces chevaux très performants avec les chevaux canadiens va produire plusieurs excellents trotteurs.

Par la suite dans la seconde moitié du XIXe siècle, on procède à l'importation massive de Percherons, de Normands, de Clydesdales et de Cleveland Bay, races que l'on croise allègrement avec les chevaux du pays pour augmenter la taille, la conformation ou le poids des chevaux canadiens. Les "nouvelles" races sont



surtout populaires dans la région de Montréal, mais d'autres régions, cependant, comme le Richelieu ou le Bas-Saint-Laurent, demeurent fidèles à leur petit «cheval de fer».

Si depuis 1780, c'est surtout vers l'Ontario que partent les chevaux canadiens, ce sont les États-Unis qui absorberont le gros des exportations québécoises contribuant ainsi à la formation des races chevalines américaines. Mais c'est au cours de la guerre de Sécession (1861-1865), qui enlève des milliers de têtes au Québec pour les besoins de l'armée nordiste que la grande saignée des chevaux canadiens se produit. Au

lendemain de ce conflit, plusieurs observateurs considèrent même la race chevaline canadienne en voie d'extinction.

Ainsi, en 1870, le Journal d'agriculture déplorait la quasi-disparition du cheval du pays : "Pourquoi n'avons-nous pas de trotteurs comme autrefois? "

Confrontées à l'éminence de la disparition du cheval canadien, quelques personnes décident de réagir. Leur objectif étant de régénérer la race grâce à la reproduction et à la sélection des meilleurs sujets encore existants. En 1885 le conseil de l'agriculture de la Province de Québec recommande la création d'un répertoire pour la race chevaline canadienne, recommandation suivie par le gouvernement qui charge, en 1890, le vétérinaire J. A. Couture de réunir dans un livre de généalogie permanent les sujets réunissant les caractéristiques de la race. Les premières années sont difficiles et en 1895 il n'y a que 90 chevaux d'enregistrés, mais la fondation, cette même année, de la Société des éleveurs de chevaux canadiens donnera une impulsion au mouvement.

Le but de cette association est de regrouper les propriétaires d'animaux de races pures, de développer et favoriser l'élevage et de promouvoir les intérêts des éleveurs.

Afin de mieux faire connaître cette race et d'activer le nombre d'enregistrements, cette société organise, avec l'aide du gouvernement canadien, trois grandes expositions de chevaux: à Saint-Jean (1908), Saint-Hyacinthe (1909) et Trois-Rivières (1910).

En 1913, le gouvernement fédéral achète et transporte une vingtaine de chevaux canadiens à sa station

Dossier spécial (suite)

expérimentale de Cap-Rouge afin de déterminer les lignées qui permettraient d'obtenir un cheval mieux adapté aux besoins de l'agriculture, c'est-à-dire des chevaux pesant entre 1200 et 1300 livres, rustiques, de vigoureuses constitutions, rapides, mais dociles, bons pour les travaux de ferme et pour la voiture.

L'amélioration du cheval canadien passe en mode accéléré en 1919 alors que le gouvernement fédéral, la province de Québec et la Société des éleveurs de chevaux canadiens s'unissent dans la mise sur pied à Saint-Joachim d'un haras possédant entre 60 et 100 sujets et dont le principal mandat est de produire des étalons.



Quelques années plus tard, la société des éleveurs promeut la formation de syndicats d'élevage organisés d'après les dispositions d'une loi qui date de 1925. Concrètement, tout groupe d'éleveurs qui désire profiter des avantages associés à cette forme d'élevage doit compter au moins dix propriétaires d'une jument canadienne enregistrée et s'assurer les services par achat, emprunt ou location, d'un étalon canadien enregistré et classé A. Pour encourager ces regroupements, Québec prêtera sans intérêt 60 % du prix d'achat des chevaux d'élevage et les deux paliers de gouvernement accorderont de généreuses primes lors d'expositions annuelles réservées aux membres de chaque regroupement.

Un des premiers syndicats d'éleveurs fut créé ici même à Bécancour. Une exposition fut organisée dès la première année telle que relatée dans une lettre du 8 novembre 1930 du président de la Société des éleveurs Victor Sylvestre au sous-ministre de l'agriculture d'Ottawa J. S. Gridale:

"Afin de me rendre compte du sérieux et de la disposition des éleveurs, j'ai assisté la semaine dernière à l'exposition de ce cercle (Bécancour). Il me fait plaisir de vous dire que j'ai trouvé un groupe de cultivateurs fort bien disposés et qui ont fait de grands sacrifices pour se procurer de bonnes juments; bon nombre ont payé la jolie somme de 300 \$ pour chaque bête...."

La plupart des membres provenaient de Bécancour. Les membres investissent rapidement dans l'achat de chevaux, car dès 1929, six d'entre eux reçoivent l'aide gouvernementale via la SECC. (figure 1)

Le cercle se développa assez rapidement puisque, à son apogée au début des années 1940, celui-ci comptait près de 80 membres. (figure 2)

En 1944, dans le cadre des efforts de guerre, le gouvernement canadien mit fin au programme d'aide aux syndicats d'élevage de chevaux pure race, mesure qui venait casser un mouvement qui montrait déjà des signes d'essoufflement (58 membres en 1941). Il semble bien que le cercle de Bécancour, comme de nombreux autres, souffrit également du désintéressement gouvernemental puisque le

Figure 1

ST-HYACINTHE, CANADA
le 28 sept., 1929.

M. Jos. Hébert,
Bécancour,
Comté de Nicolet, P. Q.

Cher Monsieur,

Sous pli vous trouverez six chèques aux noms et montants suivants:

Achille Tourigny - - - -	\$150,00
Louis Provencher - - - -	\$100,00
Ubald Desilets - - - -	\$125,00
Amédée Rheault - - - -	\$225,00
Zéphirin Deshaies - - - -	\$150,00
Patrick Carignan - - - -	\$135,00
Total -----\$880,00	

Je vous serais obligé de bien vouloir distribuer ces chèques le plus tôt possible. Quant au prêt qui vous concerne, je regrette de vous dire que n'ayant pas vos billets, je n'ai pu obtenir l'argent du Ministère. Je compte me rendre vous voir sous peu pour régler le tout à votre satisfaction.

Votre bien dévoué,

Adrien Morin, sec.,
Scté des Éleveurs de Chevaux Canadiens.

Dossier spécial (suite)

Figure 2.

Liste des noms Membres Syndicat Bécancour

Figure 1

✓ Maurice Bernier Bécancour	✓ Ludger Marchand Jemilly
✓ George " " "	✓ Albina Maillot " "
✓ Hédèle Dubois " "	✓ Louis Brachas Jem. "
✓ Michèle Gosselin " "	✓ Achille Turcotte " "
✓ Joseph Dubois " "	✓ Albert Carignan " "
✓ Agathe Gauthier " "	✓ Annie Thibault " "
✓ Patrick Carignan " "	✓ Raymond Gosselin Jemilly "
✓ Georges Hébert " "	✓ James Poirier " "
✓ Odette Carignan " "	✓ Emile Lacourse " "
✓ Maurice Marchand " "	✓ Henri Poirier " "
✓ Georges Hébert " "	✓ Adolphe Duchesne " "
✓ Léonie Gauthier " "	✓ Arthur Gosselin Jemilly "
✓ Hédèle Dubois " "	✓ Ernest Poirier " "
✓ Joseph Dubois " "	✓ Théophile Houle " "
✓ Paul Gosselin " "	✓ Emma Gauthier " "
✓ Marcel Gosselin Jemilly	✓ André Poirier " "
✓ Lucien Dubois " "	✓ Willy Duchesne " "
✓ Henri Dubois " "	✓ François Louis Marchand
✓ Rebecq Fontaine " "	✓ L. M. Hébert Jemilly "
✓ Philippe Michel " "	✓ Ludger Gosselin Jemilly "
✓ Ludger Hébert " "	✓ Clé " " "
✓ Joseph Hébert " "	✓ Laurent " " "
✓ André Beaudet " "	✓ Albert Poirier " "
	✓ Joseph L'Amour " "

dernier rapport annuel consigné date de 1945 alors qu'on disait y dénombrer 47 membres.

Durant ces vingt premières années, deux éleveurs se démarquèrent particulièrement : Maurice Bernier et Joseph Hébert. Le premier brilla surtout par ses qualités d'éleveur.

Son cheval Bazola de Bécancour, père de Sainte-Anne de Marquis de Bécancour, est régulièrement cité dans le milieu des éleveurs comme exemple de conformité de la race canadienne.

Maurice Bernier avec son cheval
Bazola de Bécancour

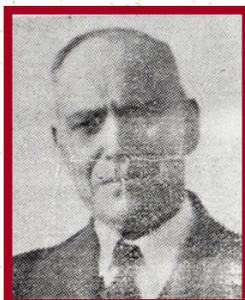


Pour sa part, monsieur Hébert se distingua surtout pour ses qualités d'administrateur. Durant plus de 40 ans, il a toujours été actif dans les différentes associations d'éleveurs de race canadienne (bovine et chevaline) en outre à titre de président de la SECC durant 25 ans (1942-1967) ! Déjà le 4 mai 1948 J.- Bruno Poitevin lui rendait hommage dans la Gazette des campagnes.

✓ Requin Benoit Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Bertram Gauthier Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Jacques " " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Odette " " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Elsie Lallanc " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Raymond Duchesne " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Joseph Hébert Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Arthur Blais " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Lucien Richard " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Louis L'Amour " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Freddy Maillot " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ L. Hébert Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Herman L'Amour " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Williams L'Amour Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Joseph Hébert " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ M. L'Amour Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Raymond Beaudet " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Lucien Richard Jemilly	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Freddy Hébert " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Emile Benoit " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Antonio Benoit " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Clé Beaudet " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Henri Beaudet " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Louis Dubois " "	✓ L. Bellin Jemilly
✓ Grégoire Lallanc " "	✓ L. Bellin Jemilly

long à rapporter ici. Mais je ne voudrais pas passer sous silence le témoignage d'estime rendu à M. Jos. Hébert pour ses 25 ans de dévouement envers nos races bovine et chevaline Canadiennes. En effet, c'est depuis 1922 que ce "H" consacre ses énergies, ses loisirs et ses deniers au développement et à l'amélioration des "petits chevaux de fer" et des prolifiques rustiques et beurrières vaches Canadiennes! On lui a présenté un magnifique cadeau souvenir, une canne à pommeau d'or, à l'occasion de ces noces d'argent nouveau genre. Il convient de rappeler que c'est sur les instances de M. Stéphane Boily alors propagandiste fédéral, que M. Hébert a débuté avec les animaux Canadiens, en 1922. J'en sais quelque chose, j'étais sous-agronome de Nicolet "en ce temps-là"! Nous avions alors organisé un cercle de jeunes éleveurs d'animaux Canadiens à Bécancour, avec l'aide de notre ami Hébert. C'était, sauf erreur, le premier cercle Canadien dans la province.

Joseph Hébert



Une dizaine d'années plus tard, en 1956, un groupe d'une quinzaine d'éleveurs présidé par Omer Pratte fit une tentative pour réorganiser le cercle d'éleveur de Bécancour. Cependant, cette initiative n'eut pas de suite, car les cultivateurs se désintéressaient de plus en plus des chevaux

Dossier spécial (suite)

au profit des tracteurs.

Aujourd'hui on compte au Québec environ 4500 chevaux de race canadienne déclarée race nationale du Canada en 2001. Plus tôt cette année, la Monnaie royale du Canada lui a rendu hommage en émettant une pièce de 100 \$ à son effigie.



**Vous aimeriez devenir membre de Patrimoine Bécancour.
C'est gratuit. Contactez-nous.**

Voici nos coordonnées:

Adresse postale: 14135, boul. Bécancour, bureau 101, Bécancour, G9H 2K8

Site web: patrimoinebecancour.org

Courriel: patrimoinebecancour@gmail.com

Les petites et grandes nouvelles

Commémoration du 350^e anniversaire de l'arrivée du régiment Carignan-Salières en Nouvelle-France.

Le 25 août dernier, la Société de Généalogie du grand Trois-Rivières a présenté officiellement 16 parchemins à des descendants en ligne patrilinéaire de militaires ayant appartenu au régiment de Carignan-Salières qui est arrivé au Québec au cours de l'été 1665 accompagné par les compagnies du marquis de Tracy. Cet événement fut le couronnement d'un projet initié l'an dernier dans le cadre d'activités de commémoration présidées par la Commission francoquébécoise sur les lieux de mémoire communs et le Château Ramezay-Musée et site historique de Montréal. Ce projet a été réalisé en collaboration avec la Société généalogique canadienne-française et la Société de généalogie de Québec.

Les parchemins ont été remis aux personnes qui ont fait parvenir leur lignée ascendante et une seule candidature par militaire a été acceptée soit la première reçue et validée. L'événement s'est déroulé au Musée des Ursulines en présence de nombreux parents et amis des récipiendaires et d'invités associés à la généalogie.

Deux membres de Patrimoine Bécancour ont reçu un parchemin. Pierre Champoux, pour son ancêtre Pierre Champoux dit Jolicoeur marié à Geneviève Guillet à Bécancour en 1680 et Yves Maillot pour son ancêtre René Maillot dit Laviolette marié à Marie Chapacou à Sillery le 28 octobre 1671. Félicitations à tous les deux.

Projet « Tricot Graffiti »

En 2015, les membres des Cercles de Fermières de Gentilly et de Bécancour se sont impliqués dans les fêtes du 50^e anniversaire de la Ville de Bécancour en participant au projet de tricot graffiti avec des élèves du primaire. Les oeuvres sont exposées

dans les différents secteurs de la ville de Bécancour. Le « tricot graffiti » est aussi un projet intergénérationnel pour souligner le 100^e anniversaire de fondation des Cercles de Fermières du Québec.

Parc du petit puits (secteur Bécancour)



Carré de la Vierge (secteur Gentilly)



Exposition de manuels scolaires et pédagogiques du primaire au Québec (1900-1960)

Dans le cadre des Journées de la culture 2015, Patrimoine Bécancour présente cette exposition les samedi et dimanche 26 et 27 septembre de 10 h à 16 h :

Elle se tiendra dans les locaux de Patrimoine Bécancour (presbytère de Sainte-Angèle) au 14135, boul. Bécancour, bureau 101, Bécancour.

Venez rencontrer et discuter avec **M. Laurent Deshaies** maître d'œuvre de cette exposition et propriétaire de la collection.

Patrimoine Bâti

Les Granges à dîme

Laurent Deshaies



En milieu rural, beaucoup de Québécois peuvent encore identifier une grange à dîme (quand elle existe encore !) dans le noyau institutionnel religieux habituellement composé de l'église, du presbytère, du cimetière et du couvent. Mais ils ne savent généralement pas ce qu'est véritablement la grange à dîme. Cette méconnaissance est normale depuis que les granges à dîme ont perdu leurs finalités à la fin des années quarante et au début des années cinquante, soit depuis plus de 60 ans. Comme la notion de grange est déjà bien assimilée, il semble nécessaire de présenter d'abord ce qu'est la dîme avant de décrire les fonctions de la grange à dîme elle-même.

Qu'est-ce que la dîme ? Comment est-elle perçue ?

Les chrétiens pratiquants savent ce qu'est la dîme, car plusieurs d'entre eux contribuent régulièrement au revenu de leur curé, à son logement, à son alimentation, aux besoins d'entretien des bâtiments et au maintien des services religieux. Historiquement, la dîme est une forme d'impôt équivalent à une « fraction variable de la récolte prélevée par l'Église » (Petit Robert). L'origine latine du mot dîme est « décima » qui signifie un dixième. Malgré son origine chiffrée, la fraction d'un dixième n'a pas été utilisée souvent dans le passé, car elle est très élevée. En effet, avec un revenu familial de 60 000 \$, cela signifierait une dîme de 6 000 \$. Depuis la création du diocèse de Nicolet en 1885, l'évêque Elphège Gravel a fixé « à un vingt-sixième des grains récoltés à la dîme que devaient payer les cultivateurs, en y ajoutant un supplément

L'origine latine du mot dîme est « décima » qui signifie un dixième. Malgré son origine chiffrée, la fraction d'un dixième n'a pas été utilisée souvent dans le passé, car elle est très élevée. En effet, avec un revenu familial de 60 000 \$, cela signifierait une dîme de 6 000 \$.

établi pour les autres cultures. À ce mode de perception du revenu de la cure se sont ajoutés par la suite des capitations proportionnelles à l'évaluation des propriétés ou encore établies sur le loyer mensuel pour les villageois» (Martin, 1955, p. 268). Le premier juillet 1955, l'évêque Albertus Martin demande aux curés du diocèse d'abandonner la dîme en nature pour « une capitation qui serait plus juste et plus équitable » (idem, p. 269). Le montant de la capitation varie de 10 à 12 \$ pour une famille selon l'importance de la municipalité, de 5 \$ pour une personne célibataire et 3 \$ pour les personnes

de 18 à 21 ans si celles-ci travaillent. Avec le mandement de l'évêque concernant la dîme en nature, la grange à dîme est devenue désuète avant de lui trouver de nouvelles fonctions.

Le Cahier de dîmes est un volume bien relié et paginé. Il comprend deux parties. La première se présente sous la forme d'un ensemble de feuilles identifiées aux 26 lettres de l'alphabet. Les noms des familles avec le prénom y sont inscrits alphabétiquement avec le numéro de pages des fiches de relevé de dîme correspondant à ces noms. La seconde partie comprend une série de feuilles de 32 lignes et préformatées pour écrire la contribution en nature ou en argent de la part des paroissiens. Ces feuilles facilitaient la tâche du curé. La figure 1 présente la page 279 encore vierge à laquelle seront attribués à un nom et prénom.

Patrimoine Bâti (suite)

Figure 1

Mr.....													Rang.....		279	
Années	Avoine	Blé	Pois	Lentilles	Sarrasin	Orge	Seigle	Blé-d'Inde	Gaudriole	Fèves	Patates	Capitation		Date du Paiement ou Remarques		
												\$	cts			

Source : Archives du Séminaire de Nicolet. F383/A7/1.

Quelle fut la contribution des Bécancourois en termes de récoltes pour la dîme ? Pour le savoir, il s'agit de consulter les Cahiers de dîmes des six anciennes paroisses religieuses de la ville de Bécancour (tableau 1) qui furent déposés aux Archives du Séminaire de Nicolet. Les cahiers de dîmes peuvent être consultés, mais après 1955, la perception de la dîme a changé. Elle est faite en même temps qu'un recensement des paroissiens. Ces dernières informations sont confidentielles.

Tableau 1
DISPONIBILITÉ DES CAHIERS DE DÎMES DANS LES ANCIENNES PAROISSES
RELIGIEUSES DE LA VILLE DE BÉCANCOUR

Paroisses	Date d'érection canonique	Période de disponibilité des cahiers de dîmes
La-Nativité-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie-de-Bécancour	1722	1877-1948
Saint-Édouard-de-Gentilly	1784	1905-1928
Saint-Grégoire-le-Grand	1802	
Sainte-Gertrude	1845	Aucun cahier (perdu ou détruit)
Sainte-Angèle-de-Laval	1868	1870-1957
Très-Précieux-Sang-de-Notre-Seigneur	1903	1906-1937

Source : Mme Marie Pelletier, archiviste aux Archives du séminaire de Nicolet.

Patrimoine Bâti (suite)

Les Cahiers de dîmes des paroisses de Bécancour et de Sainte-Angèle-de-Laval illustrent bien la façon dont étaient perçues les dîmes par le curé de la paroisse, le vicaire ou leurs représentants, habituellement membres du Conseil de la fabrique.

La contribution en nature consiste en récoltes : foin, avoine, orge, blé, seigle, blé d'inde... destinés aux animaux et pommes de terre, pois, fèves, lentilles... pour la consommation des personnes du presbytère. La gaudriole inscrite sur la feuille serait un mélange d'avoine, de pois et de sarrasin bien mangeables à la fois par les poules, les porcs et les autres volailles. Une autre façon de contribuer en nature pour la dîme était de travailler à l'entretien des bâtiments, à la construction des dépendances ou à faire d'autres ouvrages. Par exemple, un citoyen de Sainte-Angèle-de-Laval a participé à la construction d'un poulailler pour le curé afin de contribuer à la dîme. Il y avait aussi la livraison du bois de chauffage pour le poêle de la cuisine et les fournaies du presbytère, de l'église et des autres bâtiments. La figure 2 est un exemple de la contribution en nature par une famille.

Figure 2

57

M. Pierre Dubois *Paroisse St Pierre*

Années.	Avoine	Blé	Pois	Lentilles	Sarrasin	Orge	Seigle	Blé d'Inde	Gaudriole	Foin	Patates	Capitation		Date du Paiement.	REMARQUES.
												\$	cts.		
1901-2	15	3/8	2/8	0	1/2	0	0	1/5	0	15					
1902-3	18 1/2	0	1/2	0	1 1/2	0	0	0	0	14					
1903-4	17 1/2	0	1/8	0	3/8	0	0	0	0	25					
1904-05	16				6/8					3				9 ¹¹ /04	
1905-06	20								3 1/2	3				14 ¹¹ /05	
1906-07										2					
1907-08	21 1/2				1/2					15				3 ¹¹ /08	
1908-09	21 1/2	1/2			3	1/2		1		15				15 ¹¹ /09	
1909-10	18 1/2		1 1/2		2				6	2				9 ¹¹ /10	
1910-11	15 1/2		2/8		1 1/2	1/2		1 1/2		55				8 ¹¹ /11	
1911-12	8				1	1 1/2				25	+0.50			20 ¹¹ /12	
1912-13	13	3/8	2/8		1 1/2	4 1/2				3				3 ¹¹ /12	
1913-14	10									25				1 ¹¹ /14	

Source : Archives du séminaire de Nicolet. F288/H10/6.

Patrimoine Bâti (suite)

La troisième figure présente la contribution en argent sous le titre de capitation. Les artisans, les ouvriers, les professionnels du village... n'ont pas toujours des récoltes pour les mettre à contribution. En fait, la capitation est définie comme une contribution par individu adulte de dix-huit ans et plus (dîme par tête ou per capita, d'où son nom).

Figure 3

Joseph Croleau ^{frs} Boulanger			
1903-04	- - - - -		
1904-05	-----	fr 2 00	127/00
1905-06	-----	fr 2 00	237/06
1906-07	-----	fr 2 00	118/09
1907-08	-----	fr 2 00	118/09
1908-09	-----	fr 2 00	275/11
1909-10	-----	fr 2 00	"
1910-11	-----	fr 2 00	239/12
1911-12	-----	fr 2 00	"
1912-13	-----	fr 2 00	"
1913-14	-----	fr 2 00	111/15
1914-15	-----	fr 2 00	"
1915-16	-----	2 00	757/16 ^p
1916-17	-----	2 00	
1917-18	-----	2 00	25-6-

Source : Archives du Séminaire de Nicolet.

En comparant les figures 2 et 3, on observe que la première fiche fait état de la contribution en récoltes d'un agriculteur alors que la deuxième montre celle en argent d'un boulanger du village. Il fut un temps où seuls les cultivateurs contribuaient au don de la dîme (Roy, 2001). Nous n'avons pas une idée exacte de la durée (vers la fin du XIX siècle) d'une telle pratique, vite dénoncée par les producteurs agricoles dans le diocèse de Nicolet. Enfin, il est nécessaire de distinguer ici entre dîme, capitation et répartition. Celle-ci vise à partager entre les paroissiens les coûts liés à une rénovation importante d'un bâtiment, à une construction nouvelle ou à un réaménagement des terrains sur le site religieux.

Nous ne saurions terminer cette section sur la dîme sans mentionner l'intérêt des Cahiers de dîmes pour l'histoire des familles. La contribution à la dîme par les familles nous permet de connaître la nature des récoltes qu'elles ont moissonnées dans leurs champs. L'évolution du volume et de la nature des récoltes apportées à la grange à dîme peut refléter la richesse ou la générosité du paroissien, les changements météorologiques des saisons, les modifications dans le système agricole, la nature d'un changement de profession des paroissiens (par exemple, de cultivateur à travailleur à la voirie)... De plus, des annotations

Patrimoine Bâti (suite)

au sujet des paroissiens sont parfois faites par le curé : fils d'un tel, refus de payer, ma femme est partie avec un autre, célibataire, absent, veuve, pauvre, arriérages... Les Cahiers de dîmes permettent également de connaître le lieu de résidence des patronymes dans les différents chemins de rangs de la paroisse. Les Cahiers peuvent même servir à des études odonymiques, parce que les noms des voies de circulation inscrits peuvent être différents des odonymes officiels sur les cartes municipales civiles. Bref, les Cahiers à dîmes peuvent être donc utilisés pour diverses études locales de nature historique ou biographique.

À quoi ont servi les granges à dîme ?

La grange à dîme est un bâtiment où on abrite dans les tasseries les récoltes en grain, en paille, en foin... qui ont été sollicités auprès des paroissiens par le curé pour la dîme. Selon Wikipédia, les termes équivalents à grange à dîmes et utilisés en France sont grange dîmière, grange dîmeresse ou grange aux dîmes. Dans ce dernier cas, faut-il employer dîme au singulier ou au pluriel ? Notre préférence va au singulier car il fait référence à la généralité du prélèvement ecclésiastique.

L'entreposage dans la grange permettait au curé de vendre plus tard une partie de la dîme pour subvenir à la subsistance des personnes vivant au presbytère (curé, vicaire, servante ou cuisinière, parfois le bedeau, souvent marié à cette dernière).

La première fonction de la grange est d'entreposer les dîmes des paroissiens payées en nature. Les récoltes sont entrées dans la grange par la batterie avant d'être tassées dans les « tasseries ». Contrairement aux artisans du village, les cultivateurs de la paroisse avaient moins de liquidité compte tenu d'une certaine auto-suffisance agricole et alimentaire. L'entreposage dans la grange permettait au curé de vendre plus tard une partie de la dîme pour subvenir à la subsistance des personnes vivant au presbytère

(curé, vicaire, servante ou cuisinière, parfois le bedeau, souvent marié à cette dernière). Par ailleurs, une autre partie de cette dîme servait à nourrir les animaux comme une ou deux vaches, des veaux, des poules et d'autres volailles, des porcs... pour la consommation des gens du presbytère. Le foin et l'avoine permettaient aussi de nourrir un ou deux chevaux dans l'étable ou logent tous les autres animaux. Le cheval était très important pour le déplacement du curé et du vicaire durant l'été en boghei (ou cabriolet) et durant l'hiver en traîneau. La batterie de la grange servait en même temps de garage ou de hangar pour mettre à l'abri les voitures.

Ainsi, la grange à dîme avait plusieurs fonctions : engranger la dîme pour la vendre en partie selon les besoins, entreposer les récoltes pour l'alimentation du bétail, abriter les voitures et les autres instruments agricoles. Au Québec, la grange jouxte l'étable et le bâtiment est alors appelé grange-étable. Celle-ci serait devenue à la mode au cours du XIX siècle car autrefois on possédait deux bâtiments : l'un pour entreposer les récoltes et l'autre pour abriter les animaux (Séguin, 1963). On peut considérer que le bâtiment situé près de nos presbytères est aussi une grange-étable, mais seule la grange reçoit la dîme, d'où le nom de grange à dîme.

À quoi peuvent maintenant servir les granges à dîme ?

Beaucoup de granges à dîme sont disparues pour diverses raisons dont l'état lamentable des bâtiments faute d'entretien. Quelques-unes ont subi un changement majeur de vocation. Par exemple, à Saint-

Patrimoine Bâti (suite)

Joseph-de-Kamouraska, la grange à dîme (vers 1920-1945) est devenue un bâtiment à vocation culturelle. Ce patrimoine a gagné en 2010 le concours Historia « Sauvez un bâtiment de chez nous ! », appuyé par beaucoup d'auditeurs provenant de différents pays du monde. Sainte-Flavie a créé un « Centre d'interprétation de la dîme » dans sa grange à dîme érigée en 1857. Enfin, la grange à dîme (1916-1956) de Sainte-Florence est inscrite au Registre du patrimoine culturel.

La France possède de très belles granges à dîme de très grande dimension depuis le XII^e siècle. L'une d'entre elles, la grange à dîme de Canteloup, fut même démontée et reconstituée pour servir d'église abbatiale. On peut recenser diverses reconversions des granges à dîme tant en France qu'au Québec : musée, centre d'interprétation historique, centre d'expositions, restaurant (France), salle de spectacles (concert, théâtre, cinéma...)

En guise de conclusion

Ce texte visait à décrire ce qu'est la dîme et sa perception et à présenter la notion de grange à dîme. Comme la dîme en nature est disparue depuis plus de cinquante ans, nous avons fourni une liste sommaire des usages actuels de ces granges au Québec et en France. Dans le prochain numéro de *Mémoire d'ici*, qui paraîtra en février 2016, nous dresserons un portrait sommaire de chacune des granges à dîme des anciennes paroisses religieuses de la ville de Bécancour. De plus, il sera question de leur usage actuel ou de leur disparition. Si des citoyens ont encore des souvenirs à propos de ces granges, nous les prions de communiquer avec Laurent Deshaies pour les partager et les comparer avec les informations qu'il a déjà recueillies.

Dans le prochain numéro de *Mémoire d'ici*, qui paraîtra en février 2016, nous dresserons un portrait sommaire de chacune des granges à dîme des anciennes paroisses religieuses de la ville de Bécancour. De plus, il sera question de leur usage actuel ou de leur disparition.

Lexique

Batterie : partie de la grange avec un plancher par où on entre le foin et la paille pour ensuite les déplacer dans les tasseriers. Une grange peut avoir plusieurs batteries selon l'importance de la superficie cultivée. Cette aire de la grange fut historiquement appelée ainsi car les premiers habitants y battaient le grain.

Tasserie : aire de la grange située à côté de la batterie ou entre deux batteries pour entreposer

le foin ou la paille. Régionalisme désuet, absent du dictionnaire Robert, mais provenant de France : endroit où on « tasse »... Les cultivateurs emploient aussi les termes de « carré de foin » pour désigner la tasserie.

Remerciements

Nous tenons à remercier chaleureusement Mme Marie Pelletier, archiviste aux Archives du Séminaire de Nicolet, pour ses conseils à la lecture du texte et l'accès aux archives des fabriques de la ville de Bécancour. Monique Manseau, agente de développement culturel à la MRC de Bécancour, nous a également fourni des informations sur les granges de la ville. Nous tenons à souligner la participation de M. André

Patrimoine Bâti (suite)

Schelling, directeur de la Fabrique de la paroisse Louis-Zéphirin-Moreau et du curé Pierre Proulx pour sa visite, son accueil et pour le partage de ses connaissances. En terminant, nos remerciements à M. Yves Gaudet pour la numérisation des figures et leur mise en valeur.

Bibliographie :

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1930) *Glossaire du parler français au Canada*. Québec, L'Action Sociale, p. 532.

MARTIN, Albertus (1955) *Lettre pastorale sur la dîme et la capitation et Ordonnance établissant un mode uniforme de capitation pour tout le diocèse*. Mandement datant du 1 juillet 1955 (Vol. IX, no 34, p. 266-273 et p. 289-301)

ROY, Jean (2001). La dîme comme prélèvement ecclésiastique. Dans *La paroisse*. Sous la direction de Serge Courville et Normand Séguin. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 176-189.

SÉGUIN, Robert-Lionel (1963) *Les granges du Québec*. Ottawa, Musée national du Canada, Bulletin no 192, 128 pages.

Vécu personnel de l'auteur dans la grange d'Albert Deshaies de Sainte-Gertrude qui nous a initiés au vocabulaire utilisé dans les années 1950.

Sitographie :

Sainte-Flavie

Sainte-Florence

Saint-Joseph-de-Kamouraska

Wikipédia : grange à dîmes, dîme

Si vous avez des souvenirs ou des informations complémentaires à propos des granges à dîme de la Ville de Bécancour, communiquez avec Laurent Deshaies pour les partager et les comparer avec les informations qu'il a déjà recueillies.

Téléphone : 819 294-2233

Courriel : Laurent.deshaies@hotmail.com

Vous avez fait une recherche sur un ou plusieurs
bâtiments anciens de la Ville de Bécancour!

Que ce soit une grange, une ancienne école de rang, une église, une maison, un bâtiment commercial ou industriel ou tout autre bâtiment, faites-nous connaître vos travaux.

patrimoinebecancour@gmail.com

Patrimoine bâti (quelques ressources)

Si vous êtes propriétaire d'un bâtiment qui a une valeur patrimoniale ou que vous êtes un amateur de bâtiment ancien (maison, grange, laiterie, école de rang, etc.) cette chronique est pour vous. Au fil de la parution des numéros de ce bulletin de liaison, vous trouverez les coordonnées d'architectes et d'ingénieurs, d'ouvriers spécialisés dans les métiers de la pierre, de la brique, du bois, du métal, du verre et d'autres matériaux. Dans les numéros de janvier 2014 et février 2015, nous avons donné les coordonnées d'architectes, d'ingénieurs et autres ressources professionnelles, et des ouvriers spécialisés dans les métiers de la pierre.

Dans ce numéro, les ouvriers spécialisés, artisans et entreprises dans les métiers du bois.

* Extrait du *Répertoire centricois des ressources spécialisées en patrimoine bâti* publié par le Conseil de développement culturel du Centre-du-Québec.

Coordonnées	Description
Les ateliers Trait Carré 15, rue Lajeunesse, Local 500 C.P. 348, Kingsey-Falls, Québec, J0A 1B0 Téléphone: 819 357-5400, courriel: info@traitcarre.com	Artisans en ébénisterie. Conception et réalisation d'armoire de cuisine, de meubles sur mesure, reproductions antiques.
Construction ébénisterie Martin Daviau 487, Saint-François, Saint-Hugues, Québec, J0H 1N0 Téléphone: 450 794-2445	Référent par la fondation Rues Principales de Drummondville. Rénovation de bâtiment du début du siècle du Québec et de la Nouvelle-Angleterre.
Jérôme Grenier 968, boul. Des Bois-Francis Victoriaville, Québec, G6P 5V8 Téléphone: 819 357-1812, courriel: artjero@hotmail.com	Sculptures d'art, sculptures ornementales. Artiste sculpteur qui peut réaliser des oeuvres complexes. Invité à exposer dans le hall du Louvre à Paris en 2007.
Fernand Lambert 2395, rue Bécancour Lyster, Québec, G0S 1V0 Téléphone: 819 389-5963	Ébéniste restaurateur qui fabrique principalement des meubles et rénove des fenêtres ou éléments d'architectures en bois.
Michel Martel 19 475, chemin Forest Bécancour, Québec, G9H 1R1 Téléphone: 819 233-2280, courriel: Michel@piecesurpiece.com	Remontage structurel de carré de maison en pièce sur pièce ainsi que sa charpente de toit. Travail de restaurateur-charpentier-menuisier pour des travaux sur d'anciennes maisons de bois ou de pierres. 30 ans d'expérience en évaluation de travaux spécialisés en restauration.
Construction Benoît Moreau 2085, rue St-Joseph-St-Cyr Drummondville, Québec, J2C 0B9 Téléphone: 819 472-6369	Pose de bardeaux de cèdre du Manoir Trent de Drummondville.
Atelier Tenons-Nous 508, route 138 Neuville, Québec, G0A 2R0 Tel: 418 876-2006, courriel: atelierntenonsnous@videotron.ca	Réalisation des principaux travaux de restauration à Québec (Capitol, Édifice Price, Château Frontenac, etc).
Menuiserie victorienne Martin Gasse 190, rue St-Jean-Baptiste St-Guillaume, Québec, J0C 1L0 Téléphone: 819 396-2279	Fabrication de portes selon la méthode traditionnelle. Ils ont obtenu des contrats au Canada et aux États-Unies.

Personnages connus et moins connus

Hedwidge Buisson

Texte tiré du Dictionnaire biographique du Canada

Buisson Edwidge (Hedwige, Hedwidge), dite Saint-Joseph, enseignante, cofondatrice et supérieure de la congrégation des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, née le 4 septembre 1837 dans la banlieue de Trois-Rivières, Bas-Canada, quatrième des dix enfants d'Antoine Buisson, cultivateur, et d'Émélie Blondin ; décédée le 7 novembre 1902 à Nicolet, Québec.

Edwige Buisson grandit dans une ambiance familiale exemplaire. Ses parents, relativement instruits pour l'époque, étaient des modèles de vie chrétienne. Plus encore par ses exemples que par ses paroles, sa mère sut lui inculquer l'amour du devoir, la générosité, l'habitude de l'énergie morale, de la bienfaisance et de la bonté. Edwige commença sans doute très jeune à fréquenter l'école des filles, située tout près de la maison paternelle, dans le village de Saint-Grégoire (Bécancour), où sa famille s'était établie quelques années après sa naissance. À 15 ans, après avoir suivi les cours offerts à l'école modèle du village, n'ayant pas encore l'âge requis pour obtenir un brevet d'enseignement, elle passa avec succès l'examen d'aptitudes devant l'inspecteur du district. Ce dernier lui confia la direction d'une classe dans la paroisse, à l'école Saint-Henri. Attirée par la vie religieuse, Edwige visita, aux vacances de 1852, différentes congrégations à Trois-Rivières et à Montréal. Bien que ces rencontres aient suscité chez elle une admiration qu'elle ne dissimulait pas, elle restait persuadée que Dieu ne l'appelait dans aucune de ces communautés. Selon son propre témoignage, elle fit part, dans le cours de l'automne, de ses aspirations à son confesseur, l'abbé Calixte Marquis ; « il m'a dit, écrivit-elle,

qu'il voulait, de concert avec le Rév. Mr [Jean] Harper, fonder une nouvelle communauté et que je pourrais être admise au nombre de celles qui entreprendraient les premières ».

Au printemps de 1853, Edwige Buisson fit connaître ce projet à ses parents. Même si ceux-ci la trouvaient bien jeune pour prendre une aussi grave décision, ils finirent par lui donner leur consentement, à la condition que le curé Harper soit le maître d'œuvre de la nouvelle fondation. Il semble, en ef-



Hedwidge Buisson, Soeur Saint-Joseph

fet, que les parents des jeunes aspirantes faisaient moins confiance au vicaire, l'abbé Marquis, pour un projet d'une telle envergure.

Personnages connus et moins connus

Le 8 septembre 1853, Edwige Buisson et trois compagnes se réunissaient à la maison Desforges, école modèle acquise par la fabrique pour y loger les futures religieuses. Sept jours plus tard, l'établissement, devenu un pensionnat pour jeunes filles, ouvrait ses portes à une cinquantaine d'étudiantes. Edwige Buisson y était chargée de l'enseignement dans les classes supérieures et du soin des pensionnaires dans leur vie courante. Le 17 août 1856, elle prononçait, avec ses compagnes, ses vœux de profession religieuse devant l'évêque du diocèse, Mgr Thomas Cooke*, qui érigeait alors canoniquement la petite communauté sous le nom de Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge. Sept ans plus tard, en 1863, sœur Saint-Joseph s'engageait définitivement dans la congrégation, ajoutant aux vœux spécifiques de sa consécra-

Le 8 septembre 1853, Edwige Buisson et trois compagnes se réunissaient à la maison Desforges, école modèle acquise par la fabrique pour y loger les futures religieuses. Sept jours plus tard, l'établissement, devenu un pensionnat pour jeunes filles, ouvrait ses portes à une cinquantaine d'étudiantes.

tion, celui de se vouer à l'éducation de la jeunesse.

Dès l'année suivante, sœur Saint-Joseph était élue supérieure de la jeune congrégation, mandat qui devait durer six ans. À peine était-elle en fonction que le curé de Baie-du-Febvre lui demandait des religieuses pour le couvent qu'il voulait établir dans sa paroisse. C'était le premier et difficile essaimage, mais le désir de voir un grand nombre de jeunes profiter des bienfaits d'une éducation profondément chrétienne persuada la supérieure d'accepter ce deuxième

foyer d'enseignement. Quatre religieuses de la congrégation, qui comptait 20 membres en août 1865, commencèrent donc à enseigner à Baie-du-Febvre en septembre. L'intérêt que mère Saint-Joseph devait porter à l'administration interne de la congrégation ne lui fit jamais perdre de vue l'importance du rayonnement de l'œuvre entreprise. Ainsi, elle présenta aux autorités civiles une requête pour obtenir la reconnaissance de l'institut, ce qui lui fut accordé le 18 septembre 1865.

Au cours de son second mandat, de 1873 à 1879, mère Saint-Joseph chercha à apaiser les tensions créées par le transfert de la maison mère de Saint-Grégoire à Nicolet, le 12 septembre 1872. En effet, les paroissiens de Saint-Grégoire s'étaient opposés farouchement à ce que la maison principale de la communauté, fondée par quatre de leurs concitoyennes, soit située à Nicolet. Cependant, parce qu'il fallait assurer la direction spirituelle des membres de plus en plus nombreux, l'évêque avait autorisé le transfert du siège social de la congrégation à proximité du séminaire de Nicolet. Les « grégoriens » se rallièrent finalement à ce changement, mais après avoir obtenu que la maison de fondation soit maintenue chez eux comme établissement d'éducation.

Mère Saint-Joseph occupa de nouveau le poste de supérieure de 1882 à 1888 et de 1891 à 1900. Peu après son élection en 1891, trois religieuses allèrent prêter main-forte aux oblats de Marie-Immaculée, chez les Cris du lac d'Oignon (lac Onion, Saskatchewan), à la demande de l'évêque du diocèse de Saint-Albert, Mgr Vital-Justin GRANDIN; les missionnaires choisies se rendirent dans leur nouveau secteur d'apostolat le 26 août. Le même jour, un autre contingent de sept religieuses prenait la route des États-Unis, vers Southbridge, au Massachusetts. En acceptant cette fondation, la supérieure introduisait la congrégation dans de nouvelles perspectives apostoliques. En effet, les écoles paroissiales de ce pays n'étaient ni

Personnages connus et moins connus

jumelées à un pensionnat, ni liées à un système public d'éducation ; elles relevaient uniquement de la paroisse. De plus, à compter de cette date, les religieuses enseigneraient tant aux garçons qu'aux filles.

Mère Saint-Joseph était particulièrement présente aux besoins des missionnaires éloignées de la maison mère. Elle leur écrivait, les visitait pour les encourager dans leur difficile mission et voir elle-même sur place les moyens d'améliorer leurs conditions de vie. En 1892, elle se rendit dans le Nord-Ouest canadien et aux États-Unis. Elle effectuerait aussi deux autres voyages chez les autochtones, en 1895 et en 1898.

Reconnue pour sa bonté, elle savait au besoin faire preuve d'une volonté énergique que rien ne pouvait ébranler. Quand, après avoir longuement réfléchi et prié, elle était convaincue de l'importance d'une cause à défendre ou d'un but à atteindre, elle allait au bout de ses convictions, avec une douce fermeté.

Le dernier mandat de mère Saint-Joseph fut particulièrement riche en réalisations : elle s'employa à compléter l'œuvre d'organisation et de stabilisation qu'elle avait toujours poursuivie. En 1900, la congrégation fut dotée de nouvelles constitutions. Par ailleurs, comme on manquait d'espace à la maison mère en raison de l'augmentation de l'effectif, elle fit construire une annexe, où serait érigée la magnifique chapelle, dite du cinquantenaire. Cependant, mère Saint-Joseph ne devait pas voir l'achèvement du nou-

veau sanctuaire, ni les fêtes du jubilé de 1903. Elle mourut le 7 novembre 1902 après avoir assumé pendant 27 ans la direction de sa communauté.

Femme modeste et distinguée, au jugement sûr, mère Saint-Joseph laissa le souvenir d'une religieuse d'un remarquable équilibre psychologique et moral. Généreuse et persévérante, elle s'était appliquée avec ardeur à ses fonctions d'institutrice et n'avait rien négligé pour élargir le cercle de ses connaissances. Reconnue pour sa bonté, elle savait au besoin faire preuve d'une volonté énergique que rien ne pouvait ébranler. Quand, après avoir longuement réfléchi et prié, elle était convaincue de l'importance d'une cause à défendre ou d'un but à atteindre, elle allait au bout de ses convictions, avec une douce fermeté. À la fin du dernier mandat de mère Saint-Joseph, en 1900, la congrégation comptait 247 religieuses et 28 maisons d'éducation, dont quatre dans le Nord-Ouest canadien et quatre aux États-Unis. Au moment solennel du jubilé d'or de 1903, la congrégation reconnaissait publiquement qu'elle devait son essor et son développement à la « main douce et ferme » d'Edwige Buisson, considérée, à juste titre, comme la « Mère de la congrégation ».

Bibliographie:

Mariette Pellerin, «*Edwidge Buisson*», dans Dictionnaire biographique du Canada, Université Laval/University of Toronto, 1985.

Généalogie

Les Héon

Une chronique de Chantal Gallardetz Bourque



Origine française de la famille Héon.

L'ancêtre le plus ancien de la famille Héon répétoirié en France est **Jacques Héon**. Il s'est marié en 1626 à Christine Le Bouleur. Trois (3) enfants sont issus de leur mariage.

- **Jacques Héon:** décédé le 23 janvier 1644 à Champcey, Basse-Normandie, France.
- **Catherine Le Bouleur:** née en 1599, décédée le 17 juillet 1659 à Champcey, Basse-Normandie, France.

L'un d'eux, **Ambroise Héon**, épouse en 1653, Roberde Fontaine. Ils ont sept (7) enfants.

- **Ambroise Héon:** née vers 1626, décédé le 11 avril 1671 à Champcey à l'âge de 45 ans.
- **Roberde Fontaine:** née vers 1629, décédée le 11 février 1701 à Champcey.

Un des fils de Ambroise et Roberde, **Robert Héon**, épouse le 6 novembre 1692, Jeanne-Marie Picot. Deux (2) enfants sont issus de leur mariage.

- **Robert Héon:** né le 4 septembre 1655 à Champcey, décédé le 1er octobre 1721 à Champcey.
- **Jeanne-Marie Picot:** (Veuve de Robert Yger, Champ Guillaume) née vers 1651 à Champcey et décédée le 4 avril 1721 à Champcey

Leur fils, **Charles Héon**, est le premier Héon à faire la traversée vers le Nouveau-monde. Il arrive en Acadie vers 1720.

Origine acadienne de la famille Héon.

Charles Héon est donc arrivé à l'île Royal en Acadie vers 1720. Vers 1725, il épouse Anne Clémenceau à Port-Toulouse. Six (6) enfants sont issus de leur mariage. Au recensement de 1726, Charles était forgeron de métier.

- **Charles Héon:** né le 2 avril 1700 à Dragey, diocèse d'Avranches en Normandie, baptisé le même jour à l'église de Saint-Médard de Dragey. Son parrain était Jean Hisney, écuyer, Sieur des Blins l'un des chevaux légers de la garde du Roy et sa marraine était Charlotte du Hommel. Il est décédé le 10 octobre 1758, dans la province de Québec.
- **Anne Clémenceau:** (première épouse) née et baptisée le 21 février 1708 à Port-Royal, Acadie. Décédée avant 1748 en Acadie. Elle était la fille de Jean Clémenceau et d'Anne Roy.
- **Marie Bourgeois:** (deuxième épouse) veuve de Jean-Jacques Nuirat, fille de Charles Bourgeois et de Marie Blanchard. Née en Acadie vers 1693 et décédée à Québec le 7 janvier 1758.

Au début de 1732, la famille était installée à Beaubassin. Charles y perd sa première épouse et il se remarie le 6 mai 1748 à Marie Bourgeois.

En 1750, les Anglais brûlent le village de Beubassin. De nombreux habitants se réfugient au Fort Beauséjour. La famille de Charles Héon fait partie de ces réfugiés comme le mentionne des écrits de cette époque. Évitant la déportation, la famille se retrouve à Québec parmi les réfugiés en 1757. Marie Bourgeois, sa seconde épouse, y décède le 7 janvier 1758 suivie neuf mois plus tard par son époux Charles Héon le 10 octobre 1758.

On y énumère: Charles, sa femme, trois garçons: Joseph, Pierre et son beau-fils Jean-Jacques Nuirat ainsi que quatre filles: Jeanne-Marie, Marie, Marie-Anne et sa belle-fille Marie Nuirat.

Généalogie (suite)

On dit que Charles Héon et Anne Clémenceau seraient les ancêtres de tous les Héon de Bécancour et de Saint-Grégoire.

Charles Héon, (*filz de Charles*), épouse Magdeleine Labauve le 17 juin 1748. Huit (8) enfants sont issus de leur mariage. Il exerça la charge de maître-chanteur (celui qui chante et dirige les chants lors des offices religieux). Tout comme ses parents, lui et son épouse ont traversé de grandes épreuves (de Beaubassin jusqu'à Québec, de Québec vers Champlain) avant de se retrouver, vers 1758, au lac Saint-Paul à la jonction de Bécancour et Sainte-Marguerite.

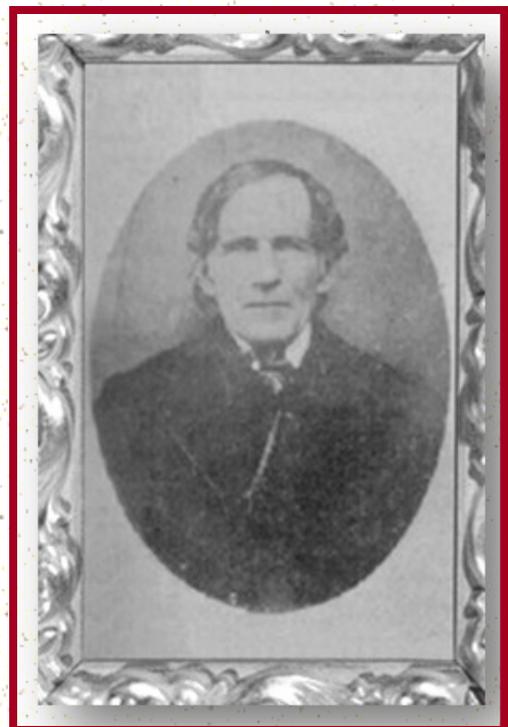
Un de leurs fils, **Raymond Héon**, épouse Marie – Solange Richard. Il est marchand et navigateur.

Charles Héon. (*filz de Raymond*) Le jeune Charles ne se sentant aucune disposition pour la navigation, embrassa le métier de charpentier-menuisier, qu'il exerça dans sa paroisse natale. Il épousa, à Bécancour le 16 février 1821 **Louise Cormier**. Douze enfants sont issus de leur union.

Charles Héon sentait en lui un besoin de créer, de fonder un nouvel établissement. Quelque chose lui disait qu'il avait une mission à remplir, et il se croyait de force à pouvoir mener à bonne fin une entreprise qui serait utile, non seulement pour lui, mais aussi pour ses concitoyens. Il quitta sa paroisse natale le 13 mars 1825 pour aller coloniser un nouveau territoire; accompagné de son épouse, de deux enfants, de son frère Georges, âgé de 16 ans et d'un nommé Charles Thibaudeau de St-Grégoire, époux de Rosalie Poirier. Charles Héon est le fondateur de la paroisse de Saint-Louis de Blandford. Moins de deux ans plus tard, plusieurs colons s'y trouvaient déjà avec femmes et enfants et quelques biens. Ils furent bientôt suivis par plusieurs, assurant ainsi l'avenir des Bois-Francs.

- **Charles Héon**: né en 1727 à Port-Toulouse en Acadie, décédé le 15 février 1807 à Bécancour à l'âge de 80 ans.
- **Magdeleine Labauve**: née en 1724 à Beaubassin en Acadie et décédée en 1773. Elle est la fille de François et de Madeleine Belou.

- **Charles Héon**: né à Bécancour le 20 mars 1799 et décédé à Saint-Louis-de-Blandford.
- **Louise Cormier**: du clan de Thibier, baptisée à Bécancour le 13 mai 1803 et décédée le 23 septembre 1864 à Saint-Louis-de-Blandford. Elle était la fille de Joseph Cormier et de Marie-Louise Levasseur.



Généalogie (suite)

Noms d'Acadiens pour les rues, boulevards, avenues et rangs de Saint-Grégoire

En 1971, le rang Grande ligne, rang St-Simon devint le chemin Héon sûrement parce que plusieurs familles Héon demeuraient sur ce rang. Ce rang porte le sobriquet de "Pointu". Saint-Grégoire étant une paroisse très fertile en sobriquets, même les routes n'y ont pas échappé! Au début de la colonie, les terres sont mesurées à partir des plans d'eau; dans le cas du rang St-Simon, à partir du lac St-Paul et de la rivière Bécancour. Comme ces deux plans d'eau ne sont pas parfaitement perpendiculaires, il en résulte un amincissement des terres d'un bout à l'autre, d'où le nom de Pointu.

La plupart des Héon vivent dans la province et dans les États américains, tels le Vermont, le



Massachusetts, le Connecticut et la Californie sont originaires soit de Pointu ou de Bécancour.

Re : Album souvenir du 200^e de St-Grégoire : Famille Claude Héon et Francine Leblanc).

Re : www.heon.org et Charles Heon, fondateur de la Paroisse de Saint-Louis de Blandford, premier colon du comté d'Arthabaska par F. H. St-Germain.

Calendrier des conférences de Patrimoine Bécancour

Les conférences ont lieu à 19h30, à la salle Nicolas-Perrot, au 2980, avenue Nicolas-Perrot, Bécancour (secteur Bécancour).

Mercredi 16 septembre 2015 à 19 h 30 : **Michel Langlois**, romancier, professeur, archiviste et généalogiste, *350^e anniversaire de l'arrivée du Régiment Carignan-Salières en Nouvelle-France*.



Mercredi 21 octobre 2015 à 19 h 30 : **Ginette Charbonneau**, historienne, *Les maladies et les remèdes du temps de nos ancêtres*.



Mercredi 18 novembre 2015 à 19 h 30 : **Marcel Fournier**, historien, *Les recensements du Québec (1666-1921)*.



Et plusieurs autres conférences au cours de l'hiver et du printemps 2016.

La petite histoire...

Les Cercles de Fermières du Québec, 100 ans d'implication féminin

Une chronique de Rita Bergeron



En 2015, Les Cercles de Fermières du Québec (CFQ) fêtent leur 100^e anniversaire et sont plus présents que jamais. Quel est le secret de leur longévité? Leur riche histoire s'est construite au fil d'une constante évolution qui n'a jamais renié le passé.

Le mot «Fermières» témoigne des racines de la plus grande Association de femmes du Québec. Cependant, de nos jours, plus de 98% des quelque 34 000 membres n'habitent pas sur des fermes. Elles sont actives, impliquées dans leur communauté et modernes.

Cependant, elles demeurent les gardiennes du patrimoine culinaire et artisanal qu'elles transmettent généreusement, par leurs livres de recettes *Qu'est-ce qu'on mange?* leurs volumes d'artisanat, leur programme d'artisanat jeunesse, leurs cours de base et de perfectionnement, leurs concours provinciaux, etc.

Par ailleurs, les membres des CFQ font circuler l'information entre elles et défendent les droits des femmes et des familles sur la place publique, adoptant des résolutions de toutes sortes qui sont ensuite acheminées aux divers paliers de gouvernement. De plus, leur bénévolat fait du bien partout dans leur communauté, palliant les besoins efficacement et, souvent, sans bruit.

Distribuant dans les hôpitaux et auprès des démunis des milliers d'objets faits de leurs doigts agiles, les CFQ amassent aussi des fonds pour de nobles causes, dont la Fondation OLO, qui aide les futures mamans de milieux défavorisés à donner naissance à des bébés en santé ainsi que l'ACWW (*Associated Country Women of the World*), dont le mandat est de financer des projets à travers le monde pour aider les femmes pauvres à changer leur avenir ainsi que celui de leurs enfants, ou encore la Fondation Mira, une œuvre humanitari-

re dont plusieurs personnes dépendent pour vivre de façon autonome.

L'artisanat a pour sa part toujours conservé une place de choix dans le cœur et les activités des membres. Elles se sont appelées visiteuses du Ministère, institutrices, techniciennes puis formatrices, mais de tout temps la venue de ces expertes aux mains agiles n'a été rien de moins que l'événement de l'année! Les Concours d'artisanat provinciaux suscitent eux aussi un engouement égal depuis leur création. Grâce aux CFQ, notre patrimoine artisanal a été non seulement préservé et transmis, mais aussi bonifié.

Dans la ville de Bécancour, deux cercles regroupent les femmes du territoire. Celui de Gentilly fondé en 1921; les rencontres se font le troisième mercredi du mois à la salle Louis Baribeau et celui de Bécancour fondé en 1940; les rencontres se font les deuxièmes mercredi du mois de 13 h 30 à 16 h à la salle Nicolas-Perrot. Les réunions mensuelles dans chacun des Cercles, de même que les ateliers, cours et conférences, fournissent pour leur part aux femmes un lieu d'échange d'idées et de connaissances, sous le signe de l'amitié. Une école de vie, autrement dit.

Pour plus de détails, on peut consulter le site de la Fédération 07 à l'adresse suivante :

www.cfqfederation07.com



La petite histoire...

L'hôtel Thibodeau de Gentilly

Kathleen Juneau-Roy



C'est parce qu'il y a des endroits qui font une différence dans la vie des gens que l'Hôtel Thibodeau continue de vivre dans les mémoires.

Chaleureux hôteliers, Édouard Thibodeau et sa femme Marthe Demers ont accueilli et servi leur clientèle pendant 28 ans, accompagnés dans leurs tâches par un personnel attentionné. Les services d'un restaurant, d'un bar-salon, d'une taverne et le confort de plusieurs chambres figurent parmi les facilités qui y étaient disponibles.



Édouard Thibodeau



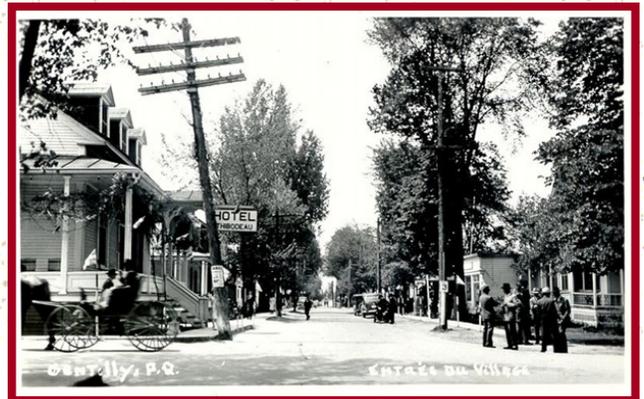
Marthe Demers

Édouard, fils du boulanger Arthur Thibodeau et de Marie-Louise Roux, était le petit-fils d'Aquilas Thibodeau, un hôtelier de Ste-Angèle de Laval marié à Caroline Desmarais. Son autre grand-père Joseph Adélar Roux était forgeron et époux de Philomène L'Italien. Édouard faisait donc partie d'une famille dédiée au service des gens d'ici.

Marthe quant à elle était la fille de Joseph Demers un cultivateur de St-Pierre-les-Becquets et de Marie-Anne Carignan. Elle était la petite fille de Félix Demers et Éléonore Francoeur de Gen-

tilly et d'Edmond Carignan et Adèle Beaulieu de St-Pierre-les-Becquets. Une petite fille de la place, comme on dit, qui de son promontoire privilégié, l'hôtel familial, a vu grandir et se développer Gentilly-et Ville de Bécancour.

L'implantation du parc industriel, la construction de



Vers 1950

la centrale nucléaire et le développement des zones commerciales et résidentielles ont grandement favorisé l'achalandage de l'hôtel Thibodeau. Mais l'histoire de cet hôtel remonte bien au-delà ... Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le chemin de fer prit une importance capitale comme mode de transport pour les passagers et les marchandises. Les grands chantiers de construction, l'industrialisation et la colonisation démontrent l'effervescence du début des années 1900. Sans parler de la grande promotion à l'immigration auprès des classes nécessiteuses de France et de Belgique qui battait son plein dès 1871. Ce sont donc des milliers de travailleurs et de familles venus de partout qui transitaient alors vers Montréal, plaque tournante du réseau ferroviaire au Canada.

Le voyage en chemin de fer, de Québec à Montréal

La petite histoire...

par exemple, prenait alors plus d'une journée. Un arrêt pour passer la nuit était impératif, car les wagons-lits n'existaient pas encore. Le tronçon numéro 40 Drummond County de Laval croisait celui menant chez Doucet's Landing à Ste-Angèle et un autre se rendait directement à Gentilly... bon endroit pour un hôtel !

À ses débuts vers 1860, l'hôtel portait le nom d'Hould. C'était une maison privée transformée en halte pour les voyageurs située au coin des rues Notre-Dame et Commerciale, aujourd'hui le boulevard Bécancour et l'avenue des Hironnelles. Son propriétaire était un dénommé M. Côté, mais on ne sait pas quel est son lien avec Alfred Côté, le propriétaire des années 1910. Celui-ci, né le 3 mai 1855, était commis voyageur et le fils de Jean Côté et de Catherine Arcand, des cultivateurs de Champlain. Le 15 octobre 1884 il épousait à Gentilly, Hedwidge Gaudet, fille de Joseph Gaudet et de Deneige Levasseur de Bécancour.

On sait qu'en 1928 l'hôtel appartenait à Joseph Henri Dubord, un boucher membre de l'Association des touristes. Il offrait une cuisine canadienne et un maximum de confort comme le stipule son annonce parut cette année-là. Le 16 juillet 1917, il mariait Yvonne Roux, la sœur de Marie-Louise, mère d'Édouard Thibodeau. Henri reçut

les voyageurs pendant une vingtaine d'années, jusqu'à ce que son neveu Édouard assure la relève. Édouard était chauffeur de taxi de métier et il transportait les voyageurs de village en village même en hiver grâce à son snow-mobile inventé par Joseph-Armand Bombardier et fabriqué ici même à Gentilly. Ce serait en revenant de voyage de noces en 1947, qu'Édouard et Marthe auraient



L'Hôtel Dubord vers les 1930

décidé d'acheter l'hôtel dont ils allaient devenir les propriétaires pour les 28 années à venir.

Lorsque monsieur Jean Bégin acheta l'hôtel Thibodeau en 1975, c'était un établissement ayant plus de 115 ans d'histoire dont il faisait l'acquisition. Le 25 décembre 1980, jour de Noël et de réjouissance, un incendie majeur se déclara. Vers 14 heures, une centaine de pompiers volontaires de la région combattaient, par une température de -30° Celsius, cet incendie qui détruisit complètement l'hôtel. Heureusement, les cinq personnes qui se trouvaient à l'intérieur ne furent pas blessées par la déflagration, mais l'hôtel avec ses 300,000 \$ de dégâts ne fut jamais reconstruit.

Ainsi prenait fin l'histoire de l'Hôtel Thibodeau, ce gîte où tant de personnes purent trouver refuge, réconfort, amitié, travail et famille.



Carte-postale de l'hôtel d'Albert Côté vers 1920

La petite histoire...

Régiment Carignan-Salières

Une collaboration de Louis Richer de la Société de généalogie de Québec, et de Nicole Séguin de la Société de généalogie du grand Trois-Rivières

En 1665, quelque 1 300 militaires sont dépêchés en Nouvelle-France par le roi Louis XIV en vue de mettre fin aux attaques iroquoises répétées qui mettent en péril la survie de la colonie. Le gros des troupes, 20 compagnies de 50 hommes et son état-major, fait partie du régiment de Carignan-Salières. Ils avaient marché tout l'hiver depuis la Lorraine pour s'embarquer à La Rochelle. Les quatre compagnies du marquis de Tracy, provenant de différents régiments et en mission d'abord aux Antilles, complètent le contingent. Pour la première fois, un détachement de l'armée royale foule le sol de la Nouvelle-France. Il faudra attendre 90 ans pour qu'un tel évènement se reproduise avec la venue des troupes de Montcalm en 1756.

Au début des années 1660, la présence française sur le continent nord-américain, principalement établie dans la vallée du Saint-Laurent, est remise en question. L'économie, basée sur le commerce de la fourrure, est paralysée. La population est terrorisée et plusieurs colons pensent même à retourner en France. Marie de l'Incarnation (Marie Guyart), fondatrice du couvent des Ursulines de Québec, écrit à son fils Dom Claude, moine à l'abbaye de Solesmes, que la rumeur circule que l'on songe à rapatrier les ursulines et les augustines. Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, écrit que tout le monde voulait quitter. Les Iroquois, en particulier de la nation des Agniers (Mohawks), sèment la terreur avec leurs nombreux raids sur Montréal et Trois-Rivières, parfois jusqu'à Québec. Les habitants défrichent leur terre fusil à l'épaule.

Certains habitués du pays intercèdent auprès du roi en faveur de la survie de la Nouvelle-France. Celle-ci compte seulement 3 000 habitants après plus de 50 ans de présence française dans la

vallée du Saint-Laurent. À la même époque, la Nouvelle-Angleterre en compte déjà 50 000. En 1661, Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, se rend en France afin de rencontrer le roi. Il plaide en faveur de l'envoi de renforts militaires pour pacifier la colonie et de colons pour peupler le nouveau pays. Le Roi-Soleil, jeune monarque ambitieux, est séduit par le rêve canadien : l'extension de son royaume au-delà de l'Atlantique. Il décide de prendre en main les destinées de la Nouvelle-France qui devient province de France alors que le bourg de Québec accède au rang de ville. La compagnie des Cent-Associés, mise sur pied par Richelieu en 1627, responsable du développement de la colonie, est dissoute. Celle-ci avait lamentable-



La petite histoire...

ment failli à ses obligations de peuplement. La Nouvelle-France est réorganisée sur le modèle des provinces du royaume. Le territoire laurentien est divisé en trois gouvernements, Québec, Trois-Rivières et Montréal, avec à leur tête un gouverneur et un intendant ou son représentant, celui de Québec ayant préséance.

Le roi prend deux mesures qui vont assurer la survie de la colonie : l'envoi de filles à marier nommées Filles du roi et de militaires. Les années 1660 marquent la deuxième naissance de la Nouvelle-France, la première étant 1608 avec la fondation de Québec. En sept ans, la population double passant à 6 700 en 1672. Les Filles du roi, nom joliment donné par Marguerite Bourgeoys, fondatrice des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, en raison de l'aide financière reçue du souverain, sont arrivées entre 1663 et 1673. Elles étaient près de 800 dont plusieurs provenaient de l'Hôpital général de Paris, la Salpêtrière.

La paix revenue, les Iroquois ayant signé des traités de paix, les troupes reçoivent l'ordre de rentrer en France en 1668. Cependant, le roi encourage l'établissement des militaires en Nouvelle-France en offrant des seigneuries aux officiers et des terres aux soldats intéressés à demeurer sur place. Ainsi, 450 officiers et militaires choisissent de s'installer dans la vallée du Saint-Laurent. Parmi eux, 285 se marient, la plupart laissant une descendance. De nos jours, rares sont les Québécois, les Canadiens, voire les Américains se réclamant de sources françaises, qui n'ont pas un ou plusieurs soldats du Régiment de Carignan-Salières ou des troupes du marquis de Tracy dans leur arbre généalogique.

Dans le Gouvernement des Trois-Rivières, 27 militaires se sont mariés. Parmi leur descendance actuelle, 16 ont reçu un parchemin de la Société de Généalogie attestant leur filiation avec l'un de ces militaires.

En voici la liste :

Jean Bessette dit Brisetout marié à Anne Seigneur
Notaire: Antoine Adhémar, Chambly, 3 juillet 1668

Hilaire Limousin dit Beaufort marié à Thoinette Lefebvre (FdR)
Notre-Dame de Québec, 1671

Pierre Champoux dit Jolicoeur marié à Geneviève Guillet Bécancour en 1680

Jean Laspron dit Lacharité marié à Anne-Michelle Renaud (FdR)
Québec, 7 octobre 1669

Antoine Roy dit Desjardins marié à Marie Major (FdR) Notre-Dame de Québec, 11 septembre 1668

Jean Jacques de Gerlaise dit St-Amand marié à Jeanne Trudel Ange-Gardien, 12 septembre 1667

François Dessureaux dit Bourguignon marié à Marie Brouard (FdR) St-François-Xavier de Batiscan, 3 mars 1672

René Goltier dit de Varennes marié à Marie Boucher Immaculée-Conception, Trois-Rivières, 26 septembre 1667

Pierre Durand dit Desmarchais marié à Jeanne Chartier Notre-Dame de Québec. 17 octobre 1673

Pierre Richer dit Lafèche marié à Dorothée Brassard Notre-Dame-de-Québec, 5 octobre 1671

Julien Dubord dit Lafontaine marié à Catherine Guérard (FdR) Notre-Dame-de-la-Visitation de Champlain, 12 février 1670

Jean Lariou dit Lafontaine marié à Catherine Mongeau Notre-Dame-de-Québec, 16 avril 1674

François Banlat (ou Banliac) dit Lamontagne marié à Marie-Angélique Pelletier, Louiseville ou Sorel 1680

Pierre Brunion dit Lapierre marié à Charlotte Coy (FdR) St-Pierre-de-Sorel, 24 avril 1678

Jean Laquerre dit Rencontre marié à Marie Croizet (FdR) Sté-Anne-de-la-Pérade, 29 août 1671

René Maillot dit Laviolette marié à Marie Chapacou Sillery, 28 octobre 1671

(FdR) : Fille du Roy

Pour en savoir plus :

FOURNIER, Marcel, et Michel LANGLOIS, Le régiment de Carignan-Salières. Les premières troupes françaises de la Nouvelle-France 1665-1668, Montréal, Éditions Histoire Québec, 2014, coll. Fédération Histoire Québec.

GAGNON, Louis, Louis XIV et le Canada 1658-1674, Québec, Septentrion, 2011.

La bonne chanson

Kathleen Juneau-Roy nous présente ici l'histoire de «La Bonne Chanson». Dans chacun des numéros de Mémoire d'ici, elle nous fera connaître une nouvelle chanson. Gageons que ça rappellera des souvenirs à plusieurs d'entre nous.

Les carnets de "La Bonne Chanson" sont toujours disponibles. Il suffit d'en faire la demande en librairie ou dans les magasins de disques.

Une chronique de Kathleen Juneau-Roy



L'abbé Gadbois a fondé "La Bonne Chanson" le 14 octobre 1937 pour contrer l'invasion de la culture et de la chanson américaine mais c'est en Bretagne que l'histoire de La Bonne Chanson prend véritablement sa source. Il faut en effet remonter au tout début du XX^{ème} siècle alors que Théodore Botrel, un fonctionnaire, commence à se produire dans les cafés-concerts pour y interpréter ses compositions. Connaissant un vif succès et une certaine popularité il débute une carrière d'interprète. Il se fait alors le porte-parole de plusieurs organismes militant pour la sauvegarde de la culture bretonne que certains croient menacées par le pouvoir central français. À cet élan patriotique s'ajoute un désir de lutter contre l'immoralité des chansons populaires présentées dans les cafés-concerts de l'époque. C'est en 1907 que Botrel fonde la revue "La Bonne Chanson" dans laquelle il publie ses chansons, ses pièces de théâtre et des textes de chansonniers, exprimant les beautés de la France. La revue se donne comme mission de diffuser des valeurs moralisatrices et de faire connaître au grand public la véritable France, celle restée fidèle à ses traditions religieuses. Le peuple Breton veut sauvegarder sa langue et mène une lutte acharnée contre la "mauvaise" chanson. Les thèmes de la nature, de la mer, de la paysannerie, tout autant que

les légendes catholiques et bretonnes y abondent, suscitant l'amour de la patrie. Avec l'appui des autorités religieuses, la revue devient obligatoire dans les écoles et les enfants se font un devoir d'en faire la promotion et de vendre des abonnements.

700
1

Les plus beaux exploits

PAROLES DE JULES A.E. ROUTHIER (1859-1916) TON BRAS MÉRIÉRE MUSIQUE DE CALIXTE LAVALLÉE (1842-1895)
Majestueux et résolu
SUR CE DESSIN

1 - O Ca - na - dal Ter - re de nos ai - eux, Ton front est
2 - Sous l'oeil de Dieu près du fleu - ve gé - ant, Le Ca - na -

oeil de fleu - ve glo - ri - eux; Car ton bras sait por - ter l'é -
dien gran - dit en es - pé - rant. Il est né d'a - no - ra - ce

pé - e, Il sait por - ter la croix! Ton his - toire est une é - po -
riè - re, Bé - ni fut son ber - ceau; Le ciel a mar - qué sa car -

pé - e Des plus bril - lants ex - ploits. Et ta va - leur
riè - re Dans ce son - de nou - veau, Ton - jours gui - dé

de foi tra - né - e, Pro - té - ge - ra nos foy - ers et nos
par sa lu - miè - re Il gar - de - ra l'hon - neur de son dra -

droits, Pro - té - ge - ra nos foy - ers et nos droits.
peau, Il gar - de - ra l'hon - neur de son dra - peau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu.
Il porte au front l'aurole de lou.
Ennemi de la tyrannie,
Mais plein de loyauté,
Il veut garder dans l'harmonie,
Soit être libéré,
Et par l'effort de son génie,
Sur notre sol assoier la vérité. (bis)

4. Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel!
Fermé les races étrangères,
Notre guide est la loi;
Sachons être un peuple de frères,
Sous le joug de la loi,
Et répétons comme nos pères
Le cri vainqueur: « Pour le Christ et le Roi! » (bis)

Photos d'ici: En souvenir du Concours de «Menteries» Le 29 mars 2015 à l'église de Précieux-Sang



Laurent Deshaies



Jean-Guy Dubois (Hors-concours)



Guy Cormier



Jean-Paul Pépin



Lise Rheault
Championne 2015



Jesse Auger



Denis Vouligny



Louis Beaudet (Hors-concours)



Guillaume Langlois